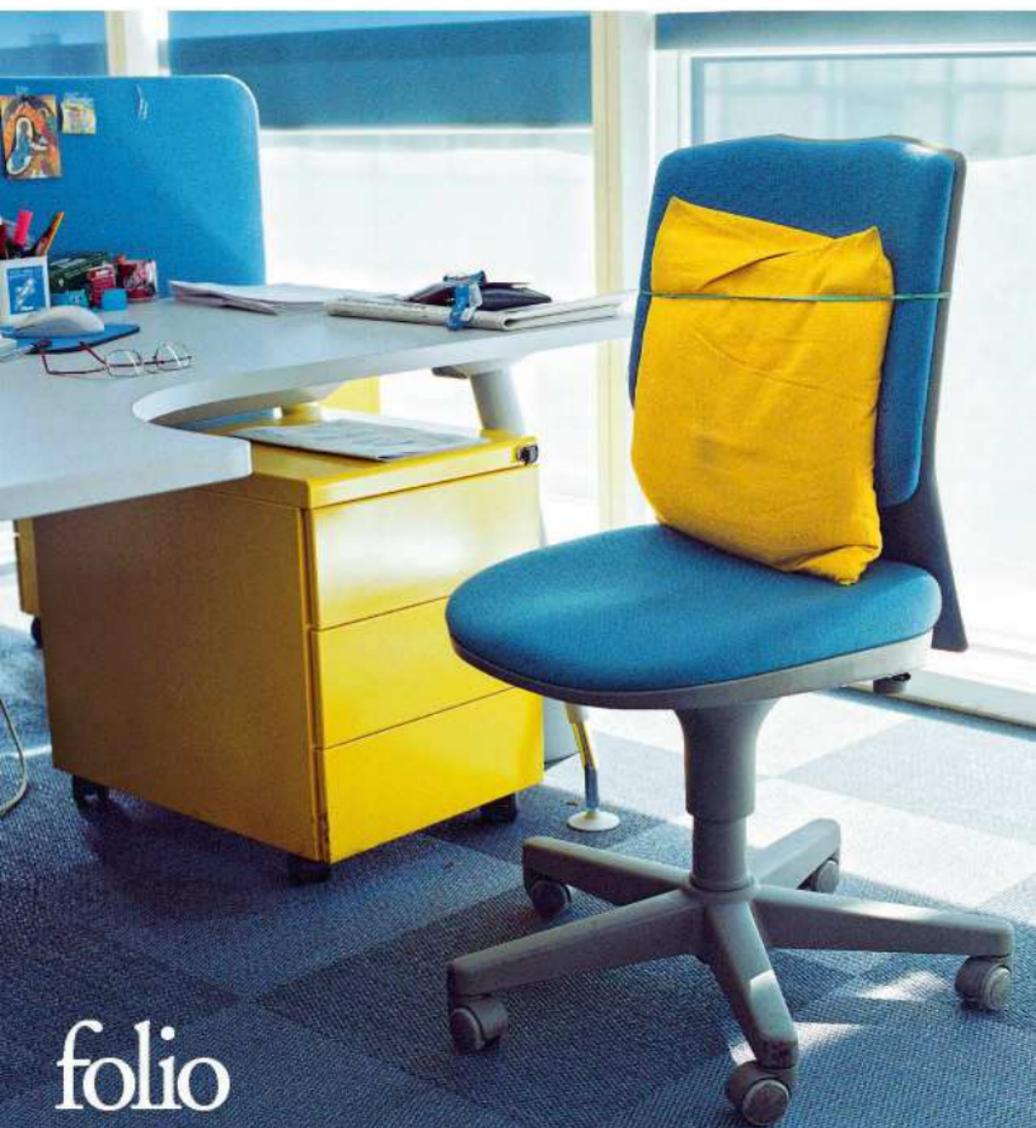


Nathalie Kuperman

Nous étions des êtres vivants



folio

COLLECTION FOLIO

Nathalie Kuperman

Nous étions
des êtres vivants

Gallimard

Nathalie Kuperman vit et travaille à Paris. *Nous étions des êtres vivants* est son sixième roman. Elle écrit aussi des romans pour la jeunesse, publiés à L'école des loisirs.

Pour Carlotta

La concentration se relâche. Les doigts sur les claviers ralentissent, les dos s'appuient contre les dossiers des chaises, les épaules s'affaissent. On guette l'heure en jetant un œil en haut à droite de l'écran. 11 : 46. Le couloir est exceptionnellement désert et silencieux. Une tête pourtant s'aventure et brise la droite parfaite que dessine l'alignement des bureaux. Christophe Perritoni s'impatiente. Il est à l'affût, pressé de voir du monde, d'échanger quelques mots avec ses collègues. Personne encore n'a bougé, et il revient s'asseoir derrière son engin, une énorme machine qui numérise les documents. Il attend maintenant que quelqu'un donne le signal d'un déplacement, d'un rassemblement, il guette la rumeur qui précède les grands moments. Ce pourrait être lui qui amorce le mouvement, mais il renonce. Il doute de sa capacité à attirer les autres hors de leurs bureaux, et il est encore tôt. Et puis ce silence opaque l'inquiète un peu. Les téléphones ne sonnent

pas et Christophe lève l'appareil de son socle pour vérifier que les lignes ne sont pas coupées. Ce n'est pas le cas. Il suffit d'attendre et de résister à l'envie d'aller traîner devant la machine à café. Il n'a plus de monnaie et, de toute façon, il n'a pas soif.

11 : 54. Amandine Fourcade accélère la lecture du bon à tirer. Il faut que les pages partent chez l'imprimeur en début d'après-midi. Ses yeux traquent les erreurs mais sa tête est ailleurs. Elle ralentit maintenant, prenant conscience qu'elle n'a rien retenu des événements du chapitre qu'elle vient de terminer. Cette réunion tombe vraiment au mauvais moment. Le lendemain, après le bouclage, ç'aurait été parfait.

Inès Belmont vient de raccrocher. Elle est satisfaite du centime qu'elle a réussi à extorquer à l'importateur. Le dinosaure a été négocié à 29 centimes au lieu de 30. Elle ne s'est pas démontée et a menacé de s'adresser à une boîte concurrente si son fournisseur ne s'alignait pas sur son prix. Bref, elle est fière d'elle. Elle saisit l'échantillon et appuie sur le ventre du dinosaure vert : il ouvre la gueule. Ça la fait sourire. Elle range la bête dans son tiroir et jette un œil sur l'écran : 12 : 05. Il reste dix minutes. Elle a le temps de se rendre aux toilettes et de parfaire son maquillage.

Il se souvient de ces images, de la scène où l'on arrache l'enfant à Charlot. C'était la première fois qu'il allait au cinéma, avec sa mère. Maintenant, Patrick Sabaroff installe les photos

du film *The Kid* sur l'écran pour constituer un dossier documentaire sur Charlie Chaplin. Il est totalement saisi par la tâche qu'il accomplit, rôle parce que le rédacteur a, comme de coutume, écrit un texte trop long, essaie de faire tenir l'image mais n'y arrive pas. Renforcer le contraste, murmure-t-il tout bas, laisser de la place pour la légende. On toque contre la paroi de son bureau : Patrick, il faut y aller ! Il n'a pas oublié que c'était aujourd'hui, non, il a même déplacé son RTT pour être présent. Mais ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il abandonne son siège pour rejoindre ses collègues qui maintenant déferlent par vagues vers le point de la rencontre, le pôle cafétéria. Il n'a rien entendu, n'a pas senti le flot s'intensifier, et il en arrive à se demander comment c'est possible. Il regarde sa montre : midi douze. C'est l'heure. Il sort de son bureau et comprend pourquoi il n'a pas réagi plus vite : les salariés sont silencieux et avancent en regardant leurs chaussures. On se croirait à un enterrement, pense Patrick Sabaroff. Il est sur le point de plaisanter sur les têtes qu'ils font tous, mais décide finalement de se taire. Il se joint à la masse, et avance lui aussi en fixant le sol.

Pour faire sortir de leur bureau ceux qui, comme Patrick, sont happés par leur travail, quelqu'un frappe trois fois dans ses mains en criant : Ça va commencer !

PREMIÈRE PARTIE

MENACE

LE CHŒUR

La réunion du 16 mars se tient à midi et quart au pôle cafétéria, un lieu situé au centre du long couloir avec un renforcement où trône la machine à boissons et où deux sièges se font face. Nous sommes une cinquantaine à nous répartir dans l'espace d'environ vingt mètres carrés, à nous installer en cercle, certains assis par terre, d'autres debout, et d'autres encore ni assis ni debout, comment dire, hésitant entre deux positions, à genoux, sur une jambe ou le dos appuyé contre une arête d'étagère, exprimant à leur façon qu'ils ne veulent pas prendre la chose au sérieux, pas se prononcer. Certains vont prendre des notes, d'autres pas. Les mots qui seront inscrits sur les cahiers ne serviront à rien. Ils le savent, mais ne peuvent s'empêcher d'écrire. On a réservé les fauteuils aux déléguées du personnel. Nul n'aurait eu le mauvais goût de les occuper, même pour rire. On n'est pas en train

de rigoler. On les attend. Elles ont dit midi et quart (ce sont des femmes, trois femmes), elles seront à l'heure, elles sont toujours à l'heure. Nous, on est un peu en avance. Midi et quart, lundi 16 mars, c'est le rendez-vous qui nous a fait tenir tout le week-end. On se regarde, un peu silencieux et un peu bruyants. Du faux bruit et du faux silence, un creux, une fatigue, un espoir, des désirs, des craintes, des On va bien voir ce qu'elles nous disent, des faux sourires et une vraie peur, faisant lancer à certains des petites plaisanteries de quand on était bien, de quand on se réunissait pour discuter de la possibilité d'obtenir des tickets restaurant, arguant du fait que la cantine était dégueulasse. Enfin, elles arrivent. Et tout le monde les regarde. Elles sont belles. Vraiment. Toutes les trois. Elles sont belles parce qu'elles viennent nous parler de nous. L'une d'elles n'aura pas de fauteuil, mais quelqu'un est allé lui chercher une chaise. Il faut qu'elles soient bien assises pour nous parler. On a placé la chaise entre les deux fauteuils, le dos à la machine à boissons. Au-dessus de la tête de Brigitte valent les bouteilles de Coca. Elles ont des papiers dans les mains et des dossiers épais. Pourtant, ce lundi 16 mars que tout le monde attendait, elles ne nous diront pas grand-chose. Simplement que La société Mercandier Presse — vous le saviez — est sur le point d'être vendue. Nous connaissons aujourd'hui le nom du repreneur — Paul Cathéter — mais ne

savons à ce jour rien de ses intentions. Et pourtant, nous avons tout à craindre.

Les yeux s'agrandissent, les doigts se tordent, les bouches se serrent. Nous attendons la suite, tendus vers une information qui n'arrivera pas. Quelques précisions cependant : nous allons devenir une IP Factory (nous apprenons un terme qu'aucun d'entre nous ne connaissait). Le repreneur aime l'Amérique du Nord, et nous allons être « managés » à l'américaine. On s'inquiète. L'Amérique nous fait peur soudain. Nous n'avions pas imaginé que le danger pouvait venir de si loin.

AGATHE ROUGIER

Les choses s'organiseront au fur et à mesure. Il faut leur faire confiance. Viens petit, viens sur mes genoux. Là, comme ça. Tu aimes, hein, que je te caresse sous le menton. Il faudrait que tu les entendes nous annoncer que tout ira bien. Je sens une boule, là, sous mon bras. Je devrais aller consulter un médecin tant que j'ai une mutuelle. Tu vois un peu les idées qui me viennent? Ils nous obligent à ça, à penser aux petits riens, alors que nos vies sont en jeu et qu'il n'y a plus de place pour la moindre des pensées qui, avant, nous faisaient du bien, quand nous n'en pouvions plus. C'est quoi, ne plus en pouvoir? Dormir, comme tu t'y appliques toute la journée, ouvrant les yeux seulement quand j'apporte tes

croquettes, levant une patte quand j'agite le pompon sous ton nez, t'étirant pour profiter des caresses et t'endormir de nouveau. Se réveiller pour travailler, voilà ce qu'ils nous conseillent. J'ai envie de pleurer, Chat, quand je songe aux heures de travail que je leur ai données. On m'explique qu'il va falloir que je m'y mette, et c'est un peu comme si je n'avais pas existé jusque-là. Me mettre à quoi? Moi qui ne me suis jamais mise à avoir un enfant par peur de ne plus pouvoir donner autant à ceux qui me nourrissent? Les patrons qui nous vendent à un autre patron ne savent pas qu'ils me vendent moi, Agathe Rougier, 50 ans, célibataire sans enfant, 1,60 m, 57 kilos, blonde, enfin, châtain clair, enfin, je ne sais plus, cela fait tellement longtemps que je décolore mes cheveux. J'aime ça, aller chez le coiffeur, surtout au moment du shampoing, quand il me malaxe la tête et que je me force à ne penser à rien pour ne pas gâcher le moment, ne pas penser aux courses de l'après-midi, le samedi, dans ce supermarché où je fais la queue caisse 3, par habitude et superstition, ne pas penser à l'assureur que je dois appeler pour qu'il prenne en compte la fuite d'eau du plafond. Une fois par mois chez le coiffeur : Ne pense à rien, me dis-je. Et, lorsque je suis sur le point d'y arriver, tout s'arrête : rinçage, mauvais moment, quelque chose qui finit. C'est toujours trop court les doigts du coiffeur sur mon crâne, je voudrais que ça dure toute la vie. Le reste, la coupe, le séchage, c'est ce par quoi il

faut passer pour ressortir toute belle, et se dire : C'est fait. Faite ma tête de femme qui en veut. Je ne désire rien tant que de devenir ton amante, Chat, mais je sais que ce n'est pas possible. Je perds la boule. Ils m'obligent à formuler des phrases à haute voix qui n'ont pas de sens.

Notre repreneur est un homme de défis qui s'attaque à notre société pour la relever. Il s'appelle Paul Cathéter. Peut-être ne lui déplairai-je pas. Peut-être m'épargnera-t-il en me dispensant de la gestion des invendus, du comptage des stocks et de tout le travail supplémentaire dont la rumeur dit qu'il me reviendra dans la mesure où Patricia a annoncé son départ. Elle part vivre à Perpignan pour suivre son mari qui a obtenu un poste au bout d'une année de chômage. Peut-être Paul Cathéter n'est-il pas si odieux que certains le prétendent. Je m'appelle Agathe Rougier, disais-je, j'étais une enfant calme, on pouvait me laisser seule des heures entières avec mes poupées. J'aimais les poupées, je les passais en revue pour étudier la forme de leurs jambes, de leurs bras, de leurs seins quand elles en avaient, je touchais l'absence de leur sexe en me demandant si le fait d'avoir un sexe était normal, moi qui en possédais un, je coiffais leurs cheveux, et je faisais des concours. Toujours gagnait celle que je nommais Isabelle, à cause de la syllabe « belle », parce qu'elle avait les yeux bleus, des nattes jusqu'aux fesses et, surtout, parce qu'elle regardait ailleurs, comme si elle s'en fichait d'être la meilleure. S'en fichier, c'est ça le luxe.

Mais je recommençais, je veux dire, le concours, pour donner la chance aux autres de surpasser Isabelle. Je trouvais déjà en ce temps-là qu'il fallait lutter contre l'évidence qui désigne un être supérieur en toute chose. Mais Isabelle sortait victorieuse, quels que soient mes efforts pour encourager les concurrentes à la dépasser. Mes parents ne s'inquiétaient pas. Ils m'aimaient bien. Mon calme était récompensé par d'autres poupées. Je n'en demandais pas tant. Chaque nouvelle arrivante menaçait Isabelle. Mais tant qu'Isabelle regarderait ailleurs, elle serait sauvée.

Clara, un jour, tenta sa chance. Une petite nouvelle offerte par maman, que j'ai découverte un soir de grande tristesse parce que Puk, mon chat, venait de mourir sous une voiture, un hasard, une vilaine chose de la vie qui m'avait poussée à l'emmener avec moi chercher du pain, je lui avais dit : Puk, viens avec moi, ce sera plus drôle. La rue, le bruit l'avaient effrayé. Il s'est échappé de mes mains; la voiture l'a percuté. J'ai tourné la tête pour ne pas voir, mais le chat est bel et bien mort ce jour-là, le 15 février 1968, il y a des dates dont on se souvient. Clara est arrivée. Je dois avouer que j'ai eu un trouble en la voyant. Peut-être a-t-elle un sexe comme le mien, me suis-je dit, parce que, soudain, ce visage sous le plastique venait à moi comme la possibilité d'une rencontre. Elle semblait triste de ne pas être chat, de se trouver là un soir de mort et d'être impuissante à pallier le manque. J'ai retiré le film de plastique qui la protégeait et

*Composition Graphic Hainaut
Achevé d'imprimer par Novoprint
à Barcelone
le 13 décembre 2011
Dépôt légal : décembre 2011*

ISBN 978-2-07-044563-9/Imprimé en Espagne

237489



Nous étions des êtres vivants Nathalie Kuperman

Cette édition électronique du livre
Nous étions des êtres vivants de Nathalie Kuperman
a été réalisée le 09 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070445639 - Numéro d'édition : 237489).
Code Sodis : N51364 - ISBN : 9782072461903
Numéro d'édition : 237931.